

Un recueil d'études présente l'historiographie hongroise actuelle

Autor(en): **Molnar, Miklos**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **17 (1967)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN RECUEIL D'ÉTUDES PRÉSENTE L'HISTORIOGRAPHIE HONGROISE ACTUELLE

Par MIKLOS MOLNAR

Parmi les nombreux «mélanges» d'études publiés à l'occasion du dernier Congrès international des sciences historiques, celui présenté par la Commission nationale des historiens hongrois offre un intérêt particulier¹. Le nombre des études — 43 en tout, dont 13 en français et 16 en allemand, le reste en anglais, en russe et en espagnol — la haute compétence de la plupart des auteurs, l'étendue du champ des investigations, la variété des idées sont autant de caractéristiques de ces deux volumes qui frappent et stimulent le lecteur malgré l'inégalité, inévitable en pareil cas, des contributions.

Divisé selon l'ordre chronologique, le recueil s'étend sur l'histoire hongroise de onze siècles. Nous y trouvons deux études sur le haut Moyen-Age hongrois (IX^e—XI^e siècles), presque une dizaine sur les XV^e et XVI^e siècles dont celle d'Elemér Malyusz sur «Les débuts du vote de la taxe par les Ordres dans la Hongrie féodale» suivie d'autres contributions consacrées également à cette période ascendante de la Hongrie de la Renaissance, rompue d'abord par l'affaiblissement du pouvoir central et brisée enfin par la catastrophe de Mohacs (1526). Plusieurs études, surtout d'histoire économique et d'histoire culturelle, traitent de la période marquée par l'expansion des Habsbourg aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Celle de Zsigmond Pal Pach, «Neuvième et dîme seigneuriale au XVII^e siècle en Hongrie», basée sur les livres terriers des grands domaines, démontre la bifurcation de «l'édition tardive» du système féodal hongrois de celui d'Europe occidentale à cause du renforcement des formes de rentes en nature (corvée et dîme), «délaissant les formes en argent pour la rente du travail et les redevances en produits». «Voilà les prémices d'une situation, poursuit l'auteur, qui, plusieurs siècles plus tard, furent la cause du désespoir des théoriciens hongrois de l'époque des réformes, principalement d'Istvan Széchenyi» (t. I, p. 283).

La fin du premier volume est d'ailleurs consacrée à cette époque des réformes, c'est-à-dire aux mouvements politiques, sociaux et économiques qui amenèrent la révolution et la guerre d'indépendance de 1848—1849 ainsi qu'aux divers aspects de cette guerre elle-même considérée toujours comme l'événement crucial de l'histoire contemporaine de ce pays.

Quant au deuxième volume, il comprend huit études sur la période de la double monarchie austro-hongroise. Mme Edit Vincze nous donne ici un excellent résumé de ses recherches sur la social-démocratie hongroise,

¹ *Nouvelles études historiques* publiées à l'occasion du XII^e Congrès international des sciences historiques par la Commission nationale des historiens hongrois. Budapest. Maison d'édition de l'Académie des sciences de Hongrie, 1965. (Deux tomes: 666 et 629 pages.)

«Kampf um die Schaffung einer sozialistischen Massenpartei», Tibor Erényi étudie la politique de ce même parti face aux problèmes du dualisme, Ferenc Mucsi se penche sur sa tactique politique générale et Janos Jemnitz sur les problèmes du «Nationalism and Internationalism and the Labour Movement» dans toute l'Europe. Ce sont des écrits fondés sur le dépouillement des archives et d'autres sources et qui, même s'ils ne contiennent pas de révélations, nous emmènent bien loin des temps où l'histoire communiste de la social-démocratie se réduisait plus ou moins... à des invectives. La recherche de nouvelles méthodes et d'un nouvel esprit frappe encore davantage dans plusieurs des articles consacrés aux problèmes politiques et économiques de l'Autriche-Hongrie, notamment aux projets fédéralistes de l'époque, «Föderationspläne in Südosteuropa und die Habsburger Monarchie in den Jahren 1849—1914» (Gyula Mérey), à la politique du Parti libéral hongrois envers l'unité allemande (Istvan Dioszegi), à la politique de guerre du gouvernement Tisza enfin (Jozsef Galantai). Pour la période d'entre les deux guerres, le recueil présente une intéressante contribution économique (Istvan T. Berend et György Ranki) et deux articles, en russe, sur quelques aspects des relations internationales du pays. L'histoire hongroise d'après-guerre est limitée à une seule contribution, celle de Mme Agnes Sagvari, intitulée «Popular Organs in Hungary in 1944—1945».

Contributions individuelles et comité de rédaction pris ensemble, plus de 50 historiens hongrois nous parlent dans ces deux volumes. Même si nous regrettons l'absence de quelques excellents historiens, il n'est pas de notre propos de critiquer ni le choix des collaborateurs ni le choix des sujets. Constatons seulement que le comité de rédaction a évité aussi bien les exposés méthodologiques que les sujets proprement contemporains susceptibles de provoquer des controverses fâcheuses. C'est cette prudence qui explique, semble-t-il, l'absence non seulement d'études sur l'après-guerre mais aussi la pauvreté relative des thèmes ayant trait à l'époque du régime Horthy. N'oublions pas non plus cependant qu'il s'agissait moins ici d'exposer toute la gamme des problèmes historiques que de présenter les historiens hongrois eux-mêmes et de donner quelques échantillons des résultats obtenus dans les divers domaines de leur science. Or, sur ce plan, le lecteur est vraiment comblé. Des historiens du Moyen-Age aux «contemporains», des spécialistes de l'histoire économique aux historiens de la diplomatie, des numismates aux érudits du mouvement ouvrier... le registre est large et l'apport de chaque section est considérable. Retenons seulement le nom de Andras Kubinyi, auteur d'une admirable «promenade» dans le Buda ancien, «Topographic Growth of Buda up to 1541», et celui d'Endre Kovacs qui se penche sur «L'Université de Cracovie et la culture hongroise aux XV^e—XVI^e siècles». Nous ne pouvons pas mentionner tous les spécialistes qui nous présentent de prodigieuses découvertes dans leurs domaines respectifs, pas plus que les spécialistes de l'histoire allemande et même espagnole qui présentent également leurs travaux. L'histoire suisse compte d'ailleurs aussi un spécia-

liste parmi les historiens hongrois. Nous devons à György Székely une étude sur «Les rapports des citadins et des paysans dans la Confédération helvétique à l'époque de la Réforme».

Tous comptes faits, les *Nouvelles études historiques* de l'Académie des sciences de Hongrie nous donnent l'image d'une vie scientifique très animée, riche en talents, fourmillant d'idées et, aussi, d'opinions souvent divergentes. Ce n'est pas, comme auparavant, un «journal à une voix», la voix des autorités. Nous pouvons y déceler aussi des découvertes inattendues, un effort tendant à la recherche des vérités nouvelles, le désir d'élargir l'horizon scientifique devenu trop étroit dans les années d'avant 1953. Cette richesse nous permet de présenter facilement quelques-uns des résultats et des points de vue intéressants dont fourmille ce recueil. Elle nous rend, en revanche, un choix judicieux d'autant plus difficile.

* * *

La contribution de György Györffy, «Formation d'Etats au IX^e siècle suivant les *Gesta Hungarorum* du Notaire Anonyme» mérite à plusieurs titres d'être relevée. Certes, M. Györffy n'est pas le premier à procéder à la critique de cette source considérée fort longtemps comme une des plus authentiques. D'autres historiens avaient déjà démontré les erreurs du récit de l'Anonyme, probablement Magister Pierre, prévôt d'Esztergom et notaire du roi Béla III (1173—1196) sur les origines et les migrations des Hongrois et sur la conquête de leur pays à la fin du IX^e siècle qu'il raconte dans sa *Gesta*, trois cents ans après ces événements. Plusieurs historiens démontrèrent déjà les contradictions des dires du notaire Anonyme avec les sources de l'époque tandis que d'autres établirent que les conditions politiques et ethnographiques décrites par lui correspondaient bien à la réalité de son temps, réalité qu'il transposa au IX^e siècle, époque de la conquête. Hormis son goût pour l'affabulation romanesque, le notaire du roi était aussi guidé par son désir ou par son devoir de faire remonter la généalogie de certaines grandes familles aux chefs des tributs conquérantes.

L'étude de M. Györffy résume et poursuit toutes ces recherches et développe avant tout la thèse selon laquelle les données fondamentales du récit de l'Anonyme n'ont leur origine ni au IX^e siècle ni au XII^e mais entre les deux, à l'époque du roi Saint Etienne (1001—1037). A l'aide de l'ingénieuse combinaison des analyses et des recoupements historiques, archéologiques, linguistiques, M. Györffy arrive à la conclusion que les princes fictifs et leurs «Etats» qui figurent dans la *Gesta Hungarorum*, tels que Zubur, chef des Slaves du Nord, Salan, chef des Bulgares de la Grande Plaine, Gelou, chef des Valaques en Transylvanie et d'autres, n'étaient pas simplement des personnages inventés par l'auteur. Certes, en vérité, ils n'existaient pas au IX^e siècle, pas plus que les «princes romains» en Pannonie, et à l'endroit de leurs principautés imaginaires s'étendaient les marches de l'Empire franc

d'Orient, la Grande Moravie et, dans le Sud, la Bulgarie. En revanche, les noms des princes de la *Gesta* provenaient soit de l'ancienne *Gesta* hongroise, perdue, soit des noms de lieux où se trouvaient les sièges des chefs de tribus hongrois des X^e et XI^e siècles que Saint Etienne combattit pour asseoir son pouvoir royal sur l'ensemble du pays. Ainsi Salan, le prétendu descendant du roi bulgare Kean était selon toute probabilité le chef du clan hongrois Kalan ayant son siège dans la région d'Alpar et son «grand père» Kean un autre chef de clan, à l'époque du roi Etienne ou de ses descendants. Le nom du prétendu duc bulgare Glad dérive, quant à lui, d'un enchaînement plein de fantaisie de noms de personnes et de noms de lieux. Selon le notaire Anonyme, le duc Glad serait né à Vidin, il aurait été vaincu par les Hongrois conquérants dans la région de Gilad ou Galad tout en y laissant son descendant nommé Ajtony. Or, on sait d'après Constantin Porphyrogénète et d'autres sources qu'Ajtony fut un chef de tribu hongrois, un rebelle païen et vraisemblablement polygame combattu par le roi Etienne, baptisé à Vidin et ayant son siège dans la région de Glad attribué par l'Anonyme au duc bulgare... imaginaire. Bref, le récit de la campagne des conquérants hongrois contre Glad a comme source réelle la lutte du roi Etienne contre le chef de clan Ajtony. Citons pour finir le résultat de l'analyse de M. Györffy quant au duc Gelou, chef des Valaques de Transylvanie vaincu par les conquérants hongrois selon l'Anonyme. Le procédé de l'auteur de la *Gesta* est toujours le même. Dans ce cas, tout comme dans les autres cas cités, il projeta les luttes du roi Etienne contre Gelou-Gyula, seigneur de Transylvanie, sur l'écran de sa geste narrant l'histoire légendaire du fondateur de la maison royale des Arpad. Faisons remarquer que cette partie, largement développée, de l'étude de M. Györffy s'insère implicitement dans une polémique plus vaste, à savoir dans la polémique des historiens hongrois avec leurs collègues roumains. Pour montrer l'opposition fondamentale des thèses respectives, il suffit de citer l'étude de l'historien roumain, M. A. Otetea, «La formation des Etats féodaux roumains» publiée d'ailleurs à la même occasion² que le mélange d'études hongrois. A l'encontre de son camarade hongrois, M. Otetea reprend à son compte le récit du notaire Anonyme sur le duché de Gelou «dux Blachorum», c'est-à-dire voïvode roumain³. L'historien roumain considère d'ailleurs la «principauté bulgare de Glad» d'Anonyme également comme un Voïvodat roumain et conclut à l'unité de l'origine des trois Etats féodaux roumains, la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie de Gelou tombée sous domination hongroise.

L'opposition des thèses roumaines et hongroises semble donc irréductible. Car non seulement l'authenticité de la Geste du notaire Anonyme est sujet de discorde mais à travers cette dispute toute l'histoire de la Transylvanie. En fait, l'étude de M. Györffy met en doute en plus de la légende de Gelou,

² *Nouvelles études d'histoire* publiées à l'occasion du XII^e Congrès des sciences historiques. Editions de l'Académie de la République socialiste de Roumanie, Bucarest, 1965.

³ Id. p. 90.

un duc roumain, la présence même de l'élément ethnique valacho-roumain en Transylvanie avant le XIII^e siècle quant à la région du Sud, et avant le XVI^e quant à la Transylvanie du Nord. Il s'agissait, selon l'auteur, des Valaques balkaniques (d'où la forme Blasi de leur nom) affectés vers 1200 par le comte de Szeben au service frontalier dans les Carpathes du Sud⁴. La polémique risque de se prolonger...

Sautons plusieurs siècles mouvementés et non dépourvus de problèmes historiques fort discutés pour aborder un autre aspect crucial de l'historiographie hongroise relaté par plusieurs études. Il s'agit des recherches sur la domination des Habsbourg.

L'étendu du sujet, le nombre des études, la variété des méthodes, le manque d'unité de la problématique et le manque d'unité enfin des opinions ne permet pas de rendre compte ici de toute la gamme des questions soulevées. Faisons d'emblée remarquer que la plupart de ces contributions n'apportent pas beaucoup d'éléments nouveaux ni ne corrigent l'image plus ou moins traditionnelle de cette époque. La responsabilité historique pour l'état arriéré du pays est attribuée, à part la faiblesse d'une « bourgeoisie nationale », au fait que les tendances libérales et réformatrices se heurtèrent contre « *eine Staatsmacht, die nicht nur die Bastionen des Feudalismus gegen die Kräfte der Verbürgerlichung verteidigte, sondern auch die Interessen ihrer eigenen, fremder entwickelteren Bourgeoisie, [und] die Möglichkeiten der wirtschaftlichen Ausnützung des abhängigen Landes* »⁵. Cependant des opinions plus nuancées prévalent chez quelques autres auteurs à propos, il est vrai, d'autres périodes de la domination des Habsbourg. M. Gyözö Ember par exemple a pu tirer des archives d'Etat de Vienne des données qui lui permettent de traiter sous un nouvel éclairage la politique de classe des Habsbourg dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle⁶. Son étude révèle que déjà sous le règne de Marie-Thérèse, c'est-à-dire avant l'avènement de « l'absolutisme éclairé » de Joseph II, « *hat der Habsburgerabsolutismus viel für die materielle und geistige Hebung Ungarns getan. Seine Ungarnpolitik hatte aber auch Schattenseiten, er tat nicht alles, was er ohne Verletzung des Gesamtstaatsinteresses hätte tun können, er tat es nicht, weil es für die Erbländer günstiger war* »⁷. M. Ember établit par la suite une subtile distinction dans l'appréciation de la politique de Vienne suivant ses divers aspects et arrive à une conclusion aussi nuancée qu'intéressante. « *Das Bestreben der Habsburgerpolitik, Ungarn einzuschmelzen, seine staatliche Selbständigkeit zu beseitigen, müssen wir von Ungarn her gesehen als schädlich bezeichnen, selbst dann, wenn wir anerkennen, daß diese Politik aus dem Blickwinkel des gesamten*

⁴ *Nouvelles études historiques*, t. I, p. 45.

⁵ T. I, p. 499; étude de Istvan Barta: « Entstehung des Gedankens der Interessenvereinigung in der ungarischen bürgerlich-adligen Reformbewegung. »

⁶ T. I, p. 389 sq. « Zur Klassenpolitik des Habsburgerabsolutismus in Ungarn in den sechziger Jahren des 18. Jahrhunderts. »

⁷ *Ibid.* p. 391.

*Reiches unter eine andere Beurteilung fällt. Das Bestreben des Habsburgerabsolutismus aber, das sich die Beseitigung der adligen Rechte und Privilegien zum Ziel gesetzt hatte, müssen wir als dem wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Fortschritt dienlich bezeichnen*⁸.»

L'absolutisme des Habsbourg change sans aucun doute son caractère pendant l'ère de Metternich et, par conséquent, nous ne pouvons pas nous attendre à des analyses aussi subtiles. Les contributions ayant trait à la crise de 1848 et à ses antécédents mettent donc en lumière d'autres problèmes et d'autres aspects de l'histoire. Dans ses remarques sur l'historiographie de 1815, l'éminent historien, M. Domokos Kosary soutient que Metternich voulut en premier lieu «mettre toute la coopération [des Puissances] au service de ses propres conceptions conservatrices»⁹. Il constate en revanche que «la menace la plus sérieuse contre 1815 et le *statu quo* [que Metternich défendit] ne venait pas du côté des mouvements nationaux des petits peuples de la région du Danube, du Centre et de l'Est de l'Europe...»¹⁰ mais du côté de l'Italie et de l'Allemagne. Quant à la Hongrie, elle constitua à cette époque encore un problème exclusivement intérieur et d'une importance secondaire aux yeux de Metternich. C'est l'étude suivante du volume, celle de Endre Arato, publiée en russe, qui nous introduit dans la phase cruciale du rapide développement de la conscience nationale et du danger révolutionnaire qui en fut la conséquence.

La personnalité qui exprima et vécut jusque dans son drame personnel tous les déchirements de ces décennies d'avant 1848, était, sans aucun doute, le comte Istvan Széchenyi. Sa grande figure, objet depuis plus d'un siècle d'interprétations diamétralement opposées et passionnées, nous est dessinée par György Spira dans un écrit subtil, profond et illuminé: «Széchenyi's Tragic Course.» Pour l'auteur, le comte Széchenyi n'était point ce réformateur pesant prudemment le pour et le contre, comme il est représenté dans l'historiographie marxiste. «... *In essence and in its entirety, Széchenyi's is not a programme of reform, of mending the feudal order, but aims at a radical change ordained by History itself, a programme of bourgeois transformation and, as such, of revolutionary significance*¹¹.» Ce qui le distinguait de Kossuth, c'était son ardent désir d'arriver à ses fins par des moyens pacifiques et constitutionnels, sans bouleversements révolutionnaires et sans porter préjudice à l'intégrité de la monarchie. «*Horses gone wild cannot be reversed*» — écrivit Széchenyi dans son journal quand la révolution éclata tout de même. «*They must be cleverly guided by the whip in the way good horsemen do it... wait until you reach the valley (the valley of constitutional freedom) and there bring it to halt...*¹².» Cette attitude de Széchenyi était due, selon l'auteur,

⁸ Ibid. p. 392.

⁹ Ibid. p. 457.

¹⁰ Ibid. p. 459.

¹¹ Tome I., p. 519.

¹² Id. p. 528.

davantage à son sens de responsabilité à l'égard de toute la nation qu'à sa loyauté à l'égard de sa propre classe sociale. «*According to him, lit-on, not only did Hungary lack power to hold her own against Austria but also the very existence and stability of the united monarchy was vital for Europe, so much so that all European powers kept persistent watch over its survival and tranquillity*»¹³.

Mentionnons encore l'étude de M^{me} Erzsébet Andics, «August 1849», qui clôt la période révolutionnaire. Fruit de patientes recherches aux archives de Vienne, ce travail jette en fait quelques lueurs nouvelles sur les derniers jours de la guerre d'indépendance hongroise. M^{me} Andics a découvert notamment le manuscrit d'un projet que Schwarzenberg soumit au Conseil des ministres en vue de négociations avec les Hongrois. Daté du 16 août et conçu en termes modérés, ce projet fut remanié le 20 dans un esprit implacable. Selon l'auteur, ce durcissement était dû au fait que lors de la première rédaction, la nouvelle de la reddition sans conditions du général Görgey devant l'armée russe à Vilagos n'était pas encore parvenue à Vienne, tandis que la deuxième rédaction reflète l'état d'esprit du gouvernement autrichien après le fait accompli de Vilagos. Ceci revient à dire que les charges et les accusations qui accablent le général Görgey depuis plus d'un siècle se trouvent renforcées par un nouvel argument. Car, selon M^{me} Andics, le ton modéré du projet original du prince Schwarzenberg tient entre autre au fait que le commandement russe songeait à renvoyer la poursuite de la campagne de Hongrie au printemps 1850. Donc, si Görgey avait résisté encore quelques semaines... Qui sait ?

Plusieurs études économiques et politiques, couvrant souvent de vastes périodes, s'occupent des problèmes de la Hongrie après la défaite de 1849. D'une façon ou d'une autre, elles touchent, toutes, à la délicate appréciation de l'époque dualiste sur des plans divers. Etudiant «l'évolution des cultures à charrue en Hongrie de 1867 à 1914», Miklos Szuhay arrive à la conclusion que peu avant la fin de la période considérée «la Hongrie... put, en ce qui concerne la plupart des cultures agricoles, progresser vigoureusement vers le niveau atteint dans les pays les plus avancés de l'Ouest européen» bien qu'elle eût adopté très tardivement les procédés et l'organisation de l'agriculture capitaliste¹⁴. En revanche, dès le début du XX^e siècle, l'accroissement s'arrêta net et l'on enregistra même une régression sensible des récoltes globales et des rendements. Pour l'auteur, «l'évolution dite de type prussien» de l'agriculture hongroise en était responsable, c'est-à-dire une fois encore cette «ambivalence de la situation» que les historiens ne cessent de souligner à propos du progrès et des obstacles du progrès pendant la période de la double monarchie.

Malgré la prudence des conclusions, malgré l'intention peut-être délibérée d'éviter les écueils d'une appréciation favorable injustifiée, la plupart des

¹³ Id. p. 522.

¹⁴ T. I., p. 665.

historiens de cette période accentuent davantage que dans le passé récent le côté positif de l'union de la Hongrie avec l'Autriche, surtout à partir de 1867. Certes, aucune des études ne va — à l'instar de Gyula Szekfü, grand historien conservateur d'entre les deux guerres — jusqu'à une réhabilitation explicite du «compromis de 1867» et de la politique de Deak, artisan de la réconciliation de la nation avec la dynastie. Toutefois, certains travaux suggèrent des conclusions beaucoup plus nuancées que les jugements prononcés par les historiens marxistes d'il y a peu de temps encore. Se basant essentiellement sur les journaux libéraux des dix années précédant le compromis de 1867, Istvan Dioszegi présente son analyse sous le titre «Le parti libéral hongrois et l'unité allemande». Ce n'est pas, sans doute, un bilan du compromis qui ne saurait être fait uniquement selon l'optique du parti libéral. Pourtant, la signification de cette étude dépasse le sujet, au fond secondaire, de l'attitude des libéraux hongrois face à l'unité allemande. Car à travers cette analyse, l'historien hongrois parvient à traiter, sous un nouvel éclairage, la question infiniment plus importante des facteurs historiques qui avaient poussé les libéraux avec à leur tête François Deak, à la conclusion du compromis. Favorables dans les années 1850 à la Grande-Allemagne, dans l'espoir d'assurer ainsi et grâce aux libéraux allemands une position particulière (Sonderstellung) à la Hongrie, les libéraux hongrois penchèrent dès 1862—1863 — date de la tentative centralisatrice du gouvernement Schmerling — vers une nouvelle conception toujours «grande-allemande», mais violemment anti-Bismarckienne. «La devise, 'réforme du Bund, sous la direction de l'Autriche', s'étend, à partir d'octobre 1862, comme un fil rouge à travers l'activité politique des libéraux hongrois», écrit à ce propos M. Dioszegi¹⁵. Ils espéraient en fait qu'une réforme de la Confédération germanique pourrait changer la constitution, amenant ainsi une «modification qui correspond aux deux aspects essentiellement différents de la monarchie¹⁶.» Par la suite, les libéraux hongrois allèrent jusqu'à approuver, comme un mal nécessaire, une guerre éventuelle contre la Prusse, éventualité qui devint une réalité en 1866.

A la lumière de l'analyse de M. Dioszegi, il ne reste donc pas grand chose de la thèse selon laquelle les libéraux hongrois n'auraient attendu, avant Sadowa, qu'une défaite autrichienne. Au contraire. «On ne peut que se désoler des victoires de la Prusse et espérer qu'elle ne l'emportera finalement pas» — cite l'auteur à ce propos le journal du parti libéral, parti qui ne tardera pas d'ailleurs à repousser les avances de Bismarck à l'adresse du «glorieux peuple hongrois». Une preuve de plus, écrit l'auteur, que «la conservation de la monarchie Habsbourg fut pour les milieux dirigeants de la Hongrie... une doctrine politique» à laquelle fut subordonnée la question de l'indépendance.

¹⁵ T. II, p. 53.

¹⁶ Le journal *Pesti Naplo* du 9 août 1863 cité *ibid.*, p. 53—54.

En dehors des considérations politiques évidentes — faire, notamment le contrepoids à l'agitation de Kossuth et de ses amis dans l'émigration — des motifs fondamentaux étaient pourtant à l'origine de cette politique. Malgré son attitude critique à l'égard des libéraux, M. Dioszegi ne les passe pas sous silence. «... Ce furent, écrit-il, des considérations de politique étrangère qui amenèrent les dirigeants hongrois à renoncer à l'indépendance nationale. Deak et les autres estimaient qu'une Hongrie indépendante ne s'avérerait pas viable dans l'Europe des grands Etats nationaux¹⁷.» Le danger turc, dépassé, puis la peur de l'expansion russe, celle enfin de la conquête allemande étaient, chacun à son tour, évoqués par Deak pour justifier sa politique. M. Dioszegi de le citer encore: «Est-ce que la Hongrie pourrait survivre, insérée comme elle l'est entre les immenses empires d'Allemagne et de la Russie?» «Aussi les événements allemands, résume-t-il dans cette partie de son étude, amènent les libéraux hongrois à conclure qu'il faut s'appuyer encore plus fermement sur les cadres de la monarchie Habsbourg, constituant une garantie sûre contre l'expansion allemande. C'est dans ce sens-là que Königgrätz devint une des forces promotrices du compromis¹⁸.»

Par la suite, l'auteur met en relief un aspect peu connu de la politique d'Andrassy, dépeint en général comme un des plus fidèles soutiens de Bismarck. En réalité, la menace russe était la préoccupation d'Andrassy, ministre des Affaires étrangères qui suivait la ligne de son parti ainsi définie dès 1866: «S'il était certain que la Prusse renonce à son amitié traditionnelle pour la Russie, nous conseillerions... de tendre la main à la Prusse, mais aussi de se tourner contre elle dès qu'elle tend à son tour la main à la Russie¹⁹.» D'ici date, selon l'auteur, la tendance francophile des libéraux hongrois jusqu'en 1871 ainsi que leur hostilité, plus durable, à l'égard de la Russie.

L'auteur d'une contribution intitulée «L'Est européen dans une synthèse d'histoire universelle»²⁰, M. Jozsef Perényi, s'est engagé à faire pour ainsi dire le bilan... de mille ans d'histoire hongroise. Il rejette catégoriquement la thèse de «nombre d'historiens» selon laquelle la différence entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale ne serait qu'un retard de cent à deux cents ans de celle-ci par rapport à celle-là. Pour M. Perényi, il s'agit d'une division beaucoup plus fondamentale et qui remonte à Charlemagne. Dès lors, l'Occident aurait pris un chemin spécifique... «Tout ceci est bien naturel» affirme l'auteur. Il ne lui reste qu'à résoudre la question de savoir si «l'Europe orientale montre la même uniformité que l'Europe occidentale?»²¹. Pour ce qui est des IX^e—X^e siècles, M. Perényi éprouve certaines

¹⁷ Id. p. 62.

¹⁸ Id. p. 63.

¹⁹ Id. p. 66.

²⁰ T. II, p. 379 sq.

²¹ Id. p. 389

difficultés, mais à partir des XII^e et XIII^e siècles, il « voit déjà une certaine homogénéité » bien que « le nombre très restreint des chartes » russes jusqu'à la fin du XV^e siècle ne lui permette pas « la démonstration complète » de sa thèse. Nonobstant ces difficultés mineures, l'auteur avance sa thèse qui veut que l'Europe orientale (de l'Elbe à l'Oural... avec, pourtant, certaines subdivisions) fut une unité économique et sociale, voire « une unité de l'histoire universelle »²². Certes, les subdivisions qu'il établit par la suite, l'amènent à créer au milieu de son immense grande Europe orientale une petite Europe orientale, celle des Slaves à laquelle « nous devons rattacher aussi la Hongrie ». Plus tard, au XVIII^e siècle, les steppes de la Mer Noire deviennent aussi « une partie intégrante » de l'Europe orientale, tout comme « la région boisée où vivent dispersés des chasseurs et des pêcheurs » finno-ougriens à l'ouest de l'Oural. En revanche, le fait que le territoire de Byzance tombé sous l'occupation ottomane ait emprunté un chemin différent dès le XV^e siècle réduit à nouveau la notion de l'Europe orientale... à la Bohême, à la Hongrie, à la Pologne et à la Russie. Reste à prouver au moins l'unité économique et sociale, qui est l'idée chère à l'auteur, de cette petite Europe orientale. Entreprise qui ne réussit pas sans peine parce que malgré la « ressemblance surprenante » de la vie économique et sociale de ces pays tout au long du Moyen-Age — M. Perényi omet de préciser de quelle Russie il s'agit — il se trouve « qu'en tout cas, la Bohême est une exception »²³. En revanche, l'auteur révèle des ressemblances étonnantes pour le XV^e siècle entre l'Europe orientale et l'Occident à cause de « l'influence égalisante de l'économie monétaire », « ressemblance qui cesse assez vite au siècle suivant ».

Nous ne pouvons pas suivre l'auteur à travers les siècles. Il se retrouve toujours dans la même difficulté : le manque de critères solides à l'appui de sa thèse qu'il doit ainsi soutenir par des extrapolations. Une étude comparée des structures féodales des pays en question, surtout pour la fameuse période de la « deuxième édition du servage » lui aurait permis de démontrer une différence fondamentale entre « l'Ouest » et « l'Est » de l'Europe sans qu'il dût forcer la thèse très peu convaincante de l'unité économique et sociale d'une Europe orientale avec des frontières tracées arbitrairement. D'ailleurs, M. Perényi ne trouve pas d'issue au labyrinthe car il se voit obligé de conclure à « quatre régions historiques » pour la période d'entre les deux guerres, à savoir l'URSS, la « Ostmitteleuropa », les Balkans, la Turquie. Pour finir, ce n'était donc pas l'unité économique et sociale de l'Europe de l'Est qui en fit une région unie mais bien un facteur extra-économique : la disparition de « l'Ostmitteleuropa » en tant que notion politico-culturelle. Après tout cela, le lecteur est moins convaincu que M. Perényi lui-même que sa méthode « donne à une synthèse d'histoire universelle une base plus solide que les méthodes employées jusqu'à présent »²⁴.

²² Id., p. 390.

²³ Id., p. 397.

²⁴ Id., p. 405.

Une autre contribution, publiée parmi les premières du tome I^{er}, semble avoir été inspirée par le même souci de rattacher l'histoire hongroise à l'Orient. Il s'agit de l'étude écrite en russe d'Antal Barta sur «l'Europe orientale et la Hongrie au haut Moyen-Age»²⁵. Précisons tout de suite qu'il s'agit des IX^e et X^e siècles de l'histoire hongroise, depuis la conquête de la Hongrie jusqu'à l'adoption du christianisme, considérée par de nombreux historiens comme une coupure décisive qui rapprocha la Hongrie de l'Occident. C'est exactement cette thèse que M. Barta, sans la rejeter complètement, essaye d'infirmer. D'après lui, les Hongrois auraient conservé davantage de l'influence orientale, surtout dans leurs structures sociales, que les historiens bourgeois ne l'admettent en général. Quant à la culture à charrue, elle aurait été connue par eux avant la conquête donc là non plus il ne s'agit pas d'un apport de l'Occident. L'Eglise d'Occident, certes, avait une influence dominante, mais, comme on le sait, la partie inférieure de la Sainte Couronne venait de Byzance... L'auteur rappelle d'autres faits également connus, notamment les rapports de la Hongrie avec l'Etat de Kiev pour étayer une thèse dont une partie est l'évidence même et l'autre moins inspirée de recherches nouvelles que du souci décidément extra-économique de rattacher la civilisation hongroise à un monde qui fut sans doute son berceau mais non pas le lit de son courant historique postérieur.

Nous avons déjà fait remarquer que le cadre restreint d'un compte rendu ne permet en aucune façon de résumer toutes les contributions pas plus que de rendre toutes les couleurs, tous les résultats, toutes les tendances qui se manifestent dans un recueil si vaste et si riche. L'image de l'Autriche-Hongrie par exemple est constituée par des traits plus variés et souvent plus proches de l'optique connue que les seuls aspects frappants que nous avons cru devoir dégager pour montrer l'originalité et l'esprit novateur de certains historiens. De même, la tendance à rattacher l'histoire hongroise au monde de l'Est se fait moins sentir dans l'ensemble des deux volumes qu'on ne pourrait croire à travers ces lignes. Tout choix comporte inévitablement une limitation et aussi l'accentuation de certains traits, peut-être même une interprétation. Qu'il nous soit permis de dire que notre choix ne fut dicté que par le désir de mieux comprendre les préoccupations des historiens d'un monde mal connu et l'entrecroisement de leurs idées sous un ciel si souvent mal éclairé.

²⁵ T. I, p. 11 sq.